



MAYA BANKS

*Dans le lit
du Highlander*

LES MCCABE



POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Maya Banks

Auteur prolifique, elle figure en tête de liste des best-sellers du *USA Today* et s'est spécialisée dans l'écriture de romances contemporaines et historiques aux accents érotiques. Sa plume sensuelle a conquis le cœur de nombreuses lectrices à travers le monde. Très remarquée par la critique, elle obtient en 2009 le prix Romantic Times de la meilleure romance pour *Douce Persuasion*.

Dans le lit
du Highlander

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Dans la collection
Aventures et Passions

LES McCABE

- 1 – Dans le lit du Highlander
N° 10167
- 2 – La séduction du Highlander
N° 10262
- 3 – Le Highlander qui ne voulait plus aimer
N° 10410

LES MONTGOMERY ET LES ARMSTRONG

- 1 – Au-delà des mots
N° 10774
- 2 – La force d'aimer
N° 10874

Dans la collection
Passion intense

HOUSTON, FORCES SPÉCIALES

- 1 – Douce reddition
N° 10263
- 2 – Douce persuasion
N° 10512
- 3 – Douce séduction
N° 10606
- 4 – Douce obsession
N° 10695

ANTHOLOGIE

Avec ou sans uniforme...
N° 11186

MAYA
BANKS

LES McCABE – 1

Dans le lit
du Highlander

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Castel*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

IN BED WITH A HIGHLANDER

Éditeur original

Ballantine Books, an imprint of The Random House Publishing Group,
a division of Random House, Inc., New York

© Maya Banks, 2011

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2013

Remerciements

Pour Kim Whalen qui a cru en ce livre depuis le début et qui m'a promis de lui trouver un toit. C'est exactement ce que tu as fait.

Pour Lillie, qui m'a toujours soutenue en toutes circonstances. Tu as réjoui mon âme de lectrice lors de nos recherches et je te suis éternellement reconnaissante de ton soutien.

À Fatin, ma vraie mère lionne. Tu t'es si bien occupée de moi. Je t'aime.

Et à toute ma famille qui a arpenté toute l'Écosse avec moi. En souvenir de tous ces trains ratés, de ces horribles ronds-points, de la détestable nourriture et des meilleurs moments de ma vie. Je vous aime tous.

1

Mairin Stuart s'agenouilla sur le sol en pierre devant sa paillasse et inclina la tête pour réciter sa prière du soir. Elle toucha la petite croix en bois attachée autour de son cou par un lacet de cuir et caressa le bois poli par ce contact répété.

Pendant de longues minutes, elle murmura les paroles qu'elle récitait depuis son enfance et termina comme à l'accoutumée. *Mon Dieu je vous en supplie, faites qu'il ne me retrouve pas.*

Elle se releva en se râpant les genoux sur les dalles irrégulières. La tunique brune toute simple qu'elle portait révélait son état de novice. Elle vivait à l'abbaye depuis plus longtemps que certaines, mais elle n'avait pas prononcé les vœux qui auraient complété son cheminement spirituel. Elle n'en avait d'ailleurs jamais eu l'intention.

Elle se dirigea vers la cuvette posée dans un coin et y versa de l'eau. En souriant, elle fit tremper son linge et se remémora les paroles de Mère Serena : *La propreté est la première étape vers la sainteté.*

Elle se lava le visage et s'apprêtait à retirer sa tunique quand un fracas terrible retentit. Effrayée, elle laissa tomber son linge et fit volte-face. Prenant son courage à deux mains, elle se précipita dans le couloir.

Autour d'elle se pressaient les autres religieuses qui murmuraient entre elles, affolées. Un rugissement sonore retentit à l'autre bout du couloir, suivi d'un cri de douleur. Le cœur de Mairin cessa de battre. C'était Mère Serena.

Elle s'élança résolument, suivie de plusieurs autres religieuses. Quand elles atteignirent la chapelle, Mairin se figea, pétrifiée.

Il y avait des soldats partout. Ils étaient une bonne vingtaine, armés jusqu'aux dents, le visage barbouillé, les cheveux et les vêtements trempés de sueur. Mais sans aucune trace de sang. Ils n'étaient pas venus demander asile ni secours. Leur chef retenait Mère Serena par le bras et, même de loin, Mairin lisait la souffrance sur le visage contracté de la mère abbesse.

— Où est-elle ? demanda l'homme d'une voix glaciale.

Mairin recula d'un pas. Il avait l'air féroce. Mauvais. La rage couvait dans son regard comme un serpent prêt à attaquer. Comme Mère Serena restait muette, il la secoua violemment et elle s'effondra telle une poupée de chiffon.

Mairin se signa et murmura une prière. Les autres religieuses lui firent un rempart de leurs corps et unirent leurs prières à la sienne.

— Elle n'est pas là, balbutia Mère Serena. Je vous répète que celle que vous cherchez n'est pas ici.

— Vous mentez ! rugit-il.

Il se tourna vers les autres religieuses et son regard cruel les passa en revue une par une.

— Mairin Stuart. Je veux savoir où elle se cache.

Mairin se pétrifia et la peur lui noua les entrailles. Comment l'avait-il retrouvée ? Après tout ce temps. Son cauchemar n'était donc pas fini. Il ne faisait même que commencer.

Ses mains tremblaient tellement qu'elle les cacha dans les plis de sa robe. La transpiration perla sur son

front et une nausée lui contracta l'estomac. Elle déglutit et s'efforça de repousser l'envie de vomir.

Comme aucune réponse ne venait, l'homme esquissa un sourire mauvais et un frisson parcourut Mairin. Sans les quitter des yeux, il leva le bras de Mère Serena afin qu'il soit bien en vue. Posément, il lui tordit l'index jusqu'à ce que Mairin entende distinctement l'os craquer.

L'une des sœurs poussa un cri aigu et se précipita avant d'être immobilisée par un des soldats. Les autres religieuses restaient pétrifiées devant tant de violence.

— Vous êtes dans la maison de Dieu, proféra Mère Serena d'une voix faible. Vous péchez gravement en vous comportant ainsi dans ce lieu sacré.

— Tais-toi, vieille femme, l'apostropha le soudard. Dis-moi plutôt où se trouve Mairin Stuart, sinon je vous passe toutes au fil de l'épée.

Mairin retint son souffle et serra les poings. Il mettrait sa menace à exécution, elle le savait. Dans son regard, elle lisait la cruauté et le manque de compassion. C'était le diable qui l'envoyait dans cette quête et il obtiendrait gain de cause.

Il attrapa un autre doigt de Mère Serena et Mairin se rua en avant.

— Charity, non ! s'écria la mère abbesse.

Mais Mairin ne l'écouta pas.

— Je suis Mairin Stuart. Lâchez-la.

L'homme laissa retomber la main de la religieuse et la repoussa. Il contempla Mairin avec intérêt et la déshabilla littéralement du regard. Mairin rougit de colère devant ce manque ostensible de respect mais ne céda pas et soutint son regard avec autant de mépris qu'elle le put.

Il claqua des doigts : deux hommes s'approchèrent de Mairin et l'attrapèrent avant qu'elle n'ait eu la présence d'esprit de s'enfuir. En l'espace d'une seconde, elle se retrouva clouée au sol tandis qu'ils trituraient fébrilement le bas de sa robe.

Affolée, elle se débattit, distribuant des coups de pied et battant des bras, mais elle n'était pas de taille à leur résister. Allaient-ils la violer là, sur les dalles de la chapelle ? Des larmes jaillirent de ses yeux quand ils retroussèrent sa robe jusqu'à sa taille.

Ils la firent se tourner sur le flanc droit et découvrirent sa hanche, révélant la marque.

Oh non !

Elle baissa la tête tandis que des larmes d'humiliation ruisselaient sur ses joues.

— C'est elle ! s'exclama l'un des deux hommes, tout excité.

Il fut instantanément écarté par son chef qui se pencha à son tour pour examiner la marque.

Lui aussi la toucha, suivant des doigts le dessin du sceau royal d'Alexandre. Avec un grognement de satisfaction, il souleva le menton de la jeune novice pour l'obliger à le regarder.

Son sourire la révolta.

— Ça fait longtemps que nous vous cherchons, Mairin Stuart.

— Allez au diable ! cracha-t-elle, furieuse.

Au lieu de la frapper, il esquissa un large sourire.

— Tss tss ! On ne blasphème pas dans la maison du Seigneur.

Il se releva d'un bond et, sans laisser à Mairin le temps de se ressaisir, ordonna à un de ses hommes de la prendre sur son épaule. Puis la colonne de soldats sortit de l'abbaye et disparut dans la nuit froide.

En quelques instants, ils rejoignirent leurs montures. Mairin fut bâillonnée, pieds et poings liés, et jetée sans ménagement comme un sac en travers d'une selle. Elle n'avait pas eu le temps de réagir qu'ils s'éloignaient déjà au galop, déchirant la nuit calme d'un bruit de tonnerre. Leur efficacité n'avait d'égale que leur cruauté.

La selle s'enfonçait durement dans son ventre et elle était tellement secouée qu'elle se sentit sur le point de

vomir. Elle gémit, terrifiée à l'idée de s'étouffer avec le bâillon étroitement serré sur sa bouche.

Quand enfin ils s'arrêtèrent, elle était à moitié inconsciente. Une main l'empoigna par la nuque, les doigts enserrant aisément son cou gracile. On la souleva et elle retomba sans cérémonie sur le sol.

Ils montèrent le camp sans se soucier de la jeune fille qui gisait frissonnante à terre. L'un d'entre eux finit par observer :

— Finn, tu devrais t'occuper de la fille. Laird Cameron ne sera pas content si elle meurt en route.

Un grommellement irrité lui répondit mais une minute plus tard, on vint la détacher et lui ôter son bâillon. Finn, visiblement à la tête des ravisseurs, se pencha et proféra avec un regard mauvais :

— Ici personne n'entendra tes cris. Si tu ouvres la bouche, je te casse la mâchoire.

Elle acquiesça silencieusement et se redressa péniblement. Il appuya sa botte contre ses reins et éclata de rire quand elle fit volte-face avec colère.

— Il y a une couverture près du feu. Prends-la et dors. On repart aux premières lueurs.

Elle s'emmitoufla avec soulagement dans la couverture, sans se soucier des pierres et des branches qui s'incrustaient dans sa chair. Laird Cameron. À l'abbaye, elle en avait entendu parler par des soldats de passage. Un homme cruel, disait-on, cupide et ambitieux, dont le pouvoir grandissait. On racontait qu'il était à la tête de la plus puissante armée du pays et que David, le roi d'Écosse, le craignait.

Malcolm, le fils bâtard d'Alexandre – et le demi-frère de Mairin – avait déjà mené une révolte contre David pour lui arracher son trône. Si Malcolm et Duncan Cameron s'alliaient, personne ne pourrait leur résister.

Elle déglutit et ferma les yeux. S'il réussissait à s'emparer de Neamh Alainn, Cameron deviendrait invincible.

— Ô mon Dieu, venez à mon secours, murmura-t-elle.

Elle ne pouvait pas se laisser ravir Neamh Alainn, c'était son héritage, la seule chose que son père lui ait laissée.

Incapable de trouver le sommeil, elle resta pelotonnée dans sa couverture, égrenant son chapelet pour trouver force et réconfort dans la prière. Certains soldats dormaient pendant que les autres faisaient le guet. Elle ne se leurrerait pas sur ses chances de leur échapper. Surtout si elle représentait pour eux la poule aux œufs d'or.

Mais ils ne la tueraient pas non plus, ce qui lui conférait un avantage.

Elle pria depuis une heure quand un remue-ménage dans son dos la fit se redresser et scruter la pénombre. Les soldats qui l'encerclaient se relevèrent en titubant, la main sur leur épée, quand un cri d'enfant déchira la nuit.

L'un d'eux revint avec un gamin qui se débattait comme un beau diable et le relâcha près du feu. L'enfant se recroquevilla en leur jetant des regards farouches pendant que les soldats s'esbaudissaient bruyamment.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Finn.

— Je l'ai attrapé alors qu'il s'apprêtait à voler un de nos chevaux, répondit celui qui avait capturé l'enfant.

La colère déforma les traits de Finn. Son visage éclairé par le feu prit un aspect encore plus diabolique. Le garçon, qui ne devait guère avoir plus de six ou sept ans, le défiait avec aplomb, le menton relevé.

— Sale petit morveux ! rugit Finn.

Il leva la main, mais Mairin vola au secours de l'enfant et se jeta devant lui, recevant le coup de poing qui lui était destiné.

Le choc la fit tourner sur elle-même mais elle retrouva son équilibre et se repositionna devant le garçonnet pour lui faire un rempart de son corps.

Le petit se débattait de toutes ses forces en crachant des grossièretés en gaélique. Sa tête vint heurter le menton contusionné de Mairin.

— Cela suffit maintenant ! lui dit-elle dans sa langue. Tiens-toi tranquille, je ne les laisserai pas te faire de mal.

— Lâchez-le ! vociféra Finn.

Elle resserra son étreinte autour de l'enfant, qui cessa enfin de distribuer des coups de pied et de battre l'air de ses bras. Finn la saisit par les cheveux et la tira brutalement en arrière, mais elle tint bon.

— Plutôt mourir ! déclara-t-elle froidement en soutenant son regard.

Il lâcha prise avec un juron et lui décocha sournoisement un coup dans les côtes. Elle se plia en deux de douleur tout en protégeant le garçon contre cette brute épaisse.

— Finn, arrête ! aboya l'un des soldats. Le chef veut la récupérer entière.

Il recula en marmonnant un juron.

— Qu'on lui laisse son petit mendiant. Il faudra bien qu'à un moment ou un autre elle s'en détache.

Mairin tendit le cou pour foudroyer Finn du regard.

— Si vous touchez à un cheveu de cet enfant, je me coupe la gorge !

Le rire de Finn retentit dans la nuit.

— Joli coup de bluff ma belle ! Si tu te crois en mesure de négocier, il va te falloir être plus convaincante !

— Bluff ? reprit-elle tranquillement. Je ne crois pas. En réalité, si j'étais vous, j'écarterais soigneusement tout objet tranchant de ma personne. Croyez-vous que j'ignore ce qui m'attend ? Me faire engrosser par une de vos brutes de chef afin qu'il puisse s'arroger Neamh Alainn. Plutôt mourir !

Les yeux de Finn s'étrécirent de colère.

— Pauvre folle !

— Peut-être bien ! Mais si j'étais vous, j'aurais peur de retrouver un de ces objets affûtés planté entre mes côtes.

Il agita négligemment la main.

— Garde le mouflet. Le chef s'occupera de vous deux. Nous n'aimons pas les voleurs de chevaux.

Mairin l'ignora superbement et se tourna vers le garçon recroquevillé sur le sol, qui la dévisageait avec un mélange de peur et d'adoration.

— Viens, lui dit-elle gentiment. En se serrant, il y aura bien de la place pour deux sous la couverture.

Il se hâta de la rejoindre et colla son petit corps contre le sien.

— Où se trouve ta maison ? s'enquit-elle une fois qu'il se fut réfugié à côté d'elle.

— Je ne sais pas, répondit-il tristement. Mais ce doit être loin d'ici. Au moins deux jours de marche.

— Chut... fit-elle pour l'apaiser. Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

— Je me suis perdu. Mon père m'avait bien recommandé de ne jamais quitter le château sans ses hommes mais j'en avais assez d'être traité comme un bébé. Je suis grand, vous savez !

— C'est ce que je vois, sourit-elle. Alors tu es sorti du château ?

Il acquiesça.

— J'ai pris un cheval. Je voulais juste aller à la rencontre de mon oncle Alaric. On nous avait annoncé son retour et je me suis dit que j'irais l'attendre à la limite de nos terres.

— Quelles terres ?

— Les nôtres.

— Qui est ton père, mon petit ?

— Je m'appelle Crispen, pas « mon petit », riposta l'enfant, vexé.

Elle sourit à nouveau.

— C'est un beau nom. Raconte-moi la suite de tes aventures.

— Comment vous appelez-vous ?

— Mairin.

— Mon père est le laird Ewan McCabe.

Mairin s'efforça de le situer mais les clans étaient si nombreux qu'elle ne les connaissait pas tous. Elle était originaire des Hautes Terres, or cela faisait dix longues années qu'elle n'avait pas revu le pays de Dieu.

— Donc tu es parti à la rencontre de ton oncle, et que t'est-il arrivé ?

— Je me suis perdu, avoua-t-il sur un ton lugubre. Ensuite un soldat des McDonald m'a trouvé et a voulu me livrer à son laird pour obtenir une rançon. Je ne pouvais pas laisser faire ça. Mon père aurait été déshonoré et il n'aurait pas eu de quoi payer. Notre clan aurait été ruiné.

Émue, Mairin lui caressa les cheveux. Il faisait plus mûr que son âge et il semblait si fier !

— Alors je me suis enfui et je me suis caché dans la charrette d'un marchand ambulante. Il ne m'a découvert que le lendemain.

Il releva brusquement la tête, heurtant à nouveau sa mâchoire endolorie.

— Où sommes-nous, Mairin ? chuchota-t-il. Sommes-nous très loin de chez moi ?

— Je ne situe pas très bien où se trouve ta maison, répondit-elle tristement. Mais nous sommes dans les Basses Terres et, j'imagine, à deux bonnes journées de cheval de ton domaine.

— Les Basses Terres, reprit-il avec dédain. Vous êtes des Basses Terres ?

Sa virulence lui arracha un sourire malgré elle.

— Non, Crispin. Je suis une Highlander, comme toi.

— Alors qu'est-ce que vous faites ici ? insista le petit. Ils vous ont enlevé ?

Elle soupira.

— Oh ! C'est une longue histoire. Qui remonte à bien avant ta naissance.

Elle arrêta la question qu'il s'apprêtait à poser en lui pressant gentiment l'épaule.

— Maintenant dormons, Crispen. Il nous faut prendre des forces si nous voulons nous enfuir.

— Nous allons nous sauver ? chuchota-t-il.

— Évidemment. C'est ce que font tous les prisonniers.

La peur qui vibrait dans la voix de l'enfant lui serra le cœur. Il devait être terrifié d'être si loin de chez lui.

— Alors vous allez me ramener à mon père ? Je lui demanderai de vous protéger de laird Cameron.

Son ton farouche la fit sourire.

— Bien sûr, je veillerai à ce que tu rentres chez toi.

— Promis ?

— Je te le promets.



— Retrouvez-moi mon fils !

Le rugissement d'Ewan McCabe résonna dans toute la cour. Tous ses hommes se tenaient au garde à vous, le visage grave. La compassion se lisait même chez certains. Ils pensaient que Crispen était mort, mais aucun d'eux ne s'aventurait à soulever cette éventualité devant son père.

Ewan était évidemment conscient de cette possibilité, mais il ne pouvait abandonner avant d'avoir retrouvé l'enfant, mort ou vif.

Il se tourna vers ses frères, Alaric et Caelen.

— Je ne peux pas me permettre de lancer tous mes hommes à la recherche de Crispen, leur confia-t-il à voix basse. Nous serions trop vulnérables. *Ma vie – celle de mon fils – est entre vos mains.* Prenez chacun la

tête d'un détachement et partez dans des directions opposées. Ramenez-le-moi.

Alaric, le cadet des frères McCabe, hocha la tête.

— Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir.

— Je le sais, répondit son frère.

Ewan regarda ses frères s'éloigner en distribuant des ordres à leurs hommes. Puis il ferma les yeux et serra rageusement les poings. Qui avait osé s'en prendre à son fils ? Depuis trois jours, il attendait qu'on lui réclame une rançon. En vain. Depuis trois jours, il arpentait et retournait chaque parcelle des terres McCabe, et même au-delà.

Fallait-il y voir le prélude à un assaut ? Ses ennemis avaient peut-être voulu l'affaiblir avant de frapper, en s'arrangeant pour que tous ses soldats soient partis à la recherche de son fils ?

Il serra les mâchoires en parcourant du regard les murs chancelants de son domaine. Il se battait depuis huit ans pour la survie de son clan. Le nom des McCabe avait toujours été synonyme de puissance et d'orgueil. Huit ans auparavant, trahis par la femme que Caelen aimait, ils avaient subi une attaque qui les avait décimés. Le père d'Ewan et sa jeune épouse avaient été tués, et leur enfant n'avait survécu que grâce à un serviteur qui l'avait caché.

Lorsqu'il était revenu avec son frère, il ne restait plus que des ruines, son clan avait été éparpillé aux quatre vents et son armée massacrée.

Voilà ce dont avait hérité Ewan quand il était devenu laird.

Il avait fallu nombre d'années pour tout reconstruire. Ses soldats étaient les plus aguerris des Highlands. Lui et ses frères travaillaient comme des damnés pour veiller à ce que tous mangent à leur faim : les vieillards, les malades, les femmes et les enfants. Souvent, les hommes se privaient de nourriture. En silence, leur clan s'était étoffé jusqu'à enfin redevenir combatif.

Bientôt, il pourrait éteindre la soif de revanche qui l'avait fait tenir bon ces huit dernières années. Pas un jour ne s'était écoulé sans qu'il pensât à sa vengeance. Mais le moment n'était pas encore venu.

— Laird, j'ai des nouvelles de votre fils.

Ewan fit volte-face et vit un de ses guerriers se hâter à sa rencontre, la tunique couverte de poussière.

— Parle !

— Un des McDonald est tombé sur lui il y a trois jours, à la limite nord de vos terres. Il l'a embarqué dans l'intention de le livrer à son laird pour en obtenir une rançon. Mais le garçon s'est échappé et personne ne l'a revu depuis.

Ewan écumait de colère.

— Prends huit soldats avec toi et va chez McDonald délivrer le message suivant : je veux qu'il me livre le soldat qui s'est emparé de mon fils sur mes terres, s'il ne veut pas signer son propre arrêt de mort. S'il ne s'exécute pas, j'irai le chercher en personne. Je le tuerai. Et je prendrai tout mon temps. N'oublie pas un seul mot de ce que je viens de te dire.

— Oui, laird, fit le soldat en s'inclinant.

Il tourna les talons et s'éloigna en hâte, laissant Ewan en proie à un mélange de fureur et de soulagement. Crispin était donc vivant, ou du moins l'était-il encore trois jours auparavant. McDonald était un imbécile d'avoir ainsi trahi l'accord de paix tacite qui les liait. Les deux clans n'étaient pas alliés à proprement parler, mais McDonald était idiot de susciter la colère d'Ewan McCabe. Le domaine de ce dernier avait beau tomber en ruine et ses hommes ne pas manger à leur faim tous les jours, sa puissance avait été restaurée et multipliée par deux.

Il fallait désormais compter avec sa redoutable armée, comme le savaient ceux qui vivaient à proximité des terres d'Ewan. Mais ce n'était pas sur ses voisins

qu'il portait ses visées guerrières. C'était sur Duncan Cameron. Il ne trouverait le repos que le jour où l'Écosse tout entière ruissellerait du sang de Cameron.

2

Mairin leva un regard las vers le château sinistre devant lequel ils s'étaient arrêtés. Ses espoirs d'évasion se réduisaient comme peau de chagrin tandis qu'elle contemplait avec impuissance l'imposant édifice. C'était une véritable forteresse.

Elle grouillait d'hommes. La plupart s'entraînaient, certains réparaient des brèches dans le mur intérieur tandis que les autres soufflaient un peu et buvaient près des escaliers.

Comme s'il devinait ses réflexions moroses, Crispen leva vers elle des yeux verts emplis d'appréhension. Les bras de la jeune fille l'enlaçaient fermement et elle le pressa contre elle pour le rassurer. Mais grand Dieu, elle tremblait comme une feuille sous le vent d'automne.

Le soldat qui menait son cheval tira sur les rênes et elle manqua tomber de sa selle. Crispen réussit à les retenir en s'accrochant à la crinière de l'animal.

Finn approcha sa monture et attrapa brutalement Mairin. Crispen suivit le mouvement et tomba en poussant un cri.

Finn la déposa rudement au sol en lui meurtrissant le bras de sa poigne de fer. Elle se dégagea violemment et

tendit ses mains attachées à Crispen pour l'aider à se relever.

Autour d'eux, toute activité cessa et on vint inspecter les nouveaux arrivants. Quelques femmes l'observèrent avec curiosité et murmurèrent derrière leurs mains.

Elle devinait que son apparence ne plaidait pas en sa faveur, et elle redoutait par-dessus tout ce qui allait se passer quand laird Cameron arriverait pour savourer sa capture. Que Dieu lui vienne en aide !

C'est alors qu'elle le vit. Il surgit en haut de l'escalier qui menait au château et scruta la cour de son regard perçant. Elle avait tellement entendu parler de sa férocité, de sa cruauté et de son ambition qu'elle s'était imaginée tomber sur le diable en personne. À sa grande surprise, elle constata qu'il était fort bel homme.

Ses vêtements étaient immaculés, comme s'il ignorait ce qu'était un champ de bataille. Or ce n'était pas le cas ! Elle avait trop souvent soigné ceux avec qui il avait croisé le fer. Il portait un pantalon de cuir souple sous une tunique vert foncé et ses bottes semblaient trop neuves. À son côté étincelait une épée au tranchant mortellement affûté.

Instinctivement, elle porta sa main à sa gorge et déglutit pour chasser la boule qui s'y formait.

— L'avez-vous trouvée ? lança laird Cameron du haut de l'escalier.

— Oui, laird, répondit Finn en secouant la jeune fille comme une poupée de chiffon. Voilà Mairin Stuart.

Duncan plissa les yeux et fronça les sourcils comme s'il avait été plusieurs fois déçu. Depuis combien de temps la cherchait-il ? Elle frissonna et essaya de ne pas laisser la peur l'envahir.

— Amenez-la-moi ! aboya Duncan.

Crispen se rapprochait d'elle quand Finn l'attrapa. Il la plaqua si violemment contre sa poitrine qu'elle en perdit le souffle. Un autre soldat apparut et,

humiliation suprême, ils soulevèrent de nouveau le bas de sa robe.

Duncan descendit les marches et s'approcha, le visage tendu par la concentration. Une lueur mauvaise brilla dans ses yeux : il savourait son triomphe.

Il caressa le contour de la marque et esquissa un large sourire.

— La couronne royale d'Alexandre, murmura-t-il. Dire qu'on vous a crue morte pendant tout ce temps et Neamh Alainn perdu à jamais... Maintenant vous voilà tous deux miens.

— Jamais, siffla-t-elle entre ses dents.

Il parut un instant déconcerté puis il recula et apostropha Finn :

— Couvre-la !

Finn fit retomber brutalement son vêtement et la relâcha. Instantanément, Crispen revint se blottir contre elle.

— Qui est-ce ? tonna Duncan en découvrant l'enfant. Son rejeton ? A-t-elle déclaré qu'il était son fils ? C'est impossible !

— Non, laird, s'empressa de répondre Finn. Ce n'est pas son fils. Nous l'avons capturé alors qu'il tentait de dérober un de nos chevaux. Elle l'a pris sous sa protection. Rien de plus.

— Débarrassez-vous de lui.

Mairin enveloppa Crispen de ses bras et défia Duncan avec toute la haine dont elle était capable :

— Touchez à un cheveu de cet enfant et vous le regretterez !

Stupéfait, Duncan cligna des yeux puis la rage convulsa ses traits.

— Quoi ? Vous osez me menacer, moi ?

— Allez-y, tuez-moi, rétorqua-t-elle calmement. Mais vous en seriez bien embarrassé !

Son bras se tendit et il la gifla. Elle tomba sur le sol en se tenant la joue.

— Laissez-la tranquille ! s'écria Crispén avant de se réfugier dans ses bras.

— Chut, l'apaisa-t-elle. Tâche de ne pas attiser sa colère.

— Je vois que vous avez retrouvé un peu de bon sens, ricana Duncan. Veillez à le conserver.

Elle ne dit rien et resta à terre avec Crispén, fixant les bottes impeccables de Duncan. *Il ne doit jamais travailler*, songea-t-elle. Même la peau de sa main avait été douce contre sa joue. Comment cet homme qui tirait son pouvoir du malheur des autres pouvait-il être si fort ?

— Conduisez-la à l'intérieur et dites aux femmes de la laver, ordonna Duncan, dégoûté.

— Reste près de moi, chuchota-t-elle à Crispén, car elle se méfiait de Finn et de sa brutalité.

Finn la hissa sur ses pieds et la traîna plutôt qu'il ne la conduisît à l'intérieur du château. L'extérieur faisait illusion mais l'intérieur était sale, sentait le moisi et la bière aigre. Les chiens aboyèrent frénétiquement et elle fronça le nez quand des odeurs d'excréments lui assaillirent les narines.

— Montez, grogna méchamment Finn en la poussant dans les escaliers. Et pas d'histoires ! Je vais poster des gardes devant votre porte. Dépêchez-vous et ne faites pas attendre le laird.

Les deux femmes chargées de la toilette de Mairin la contemplaient avec un mélange de compassion et de curiosité tout en lui lavant les cheveux.

— Faut-il laver aussi l'enfant ? s'enquit l'une d'elle.

— Non ! s'exclama Crispén, perché sur le lit.

— Non, reprit Mairin d'une voix douce. Laissez-le tranquille.

Les femmes lui rincèrent les cheveux puis l'aidèrent à enfiler une magnifique robe bleue, dont les manches et le décolleté étaient très joliment brodés aux couleurs du

clan de Duncan. Elle en saisit parfaitement la signification : il la rangeait déjà au rang de ses conquêtes !

Les servantes proposèrent de la coiffer, mais Mairin refusa et se fit une natte dès que ses cheveux furent secs.

Les femmes haussèrent les épaules et quittèrent la pièce, l'abandonnant au bon vouloir de Duncan.

Elle s'assit sur le lit à côté de Crispen, qui se blottit contre elle.

— Je vais vous salir, chuchota-t-il.

— Ça m'est égal.

La voix de l'enfant tremblait et elle déposa un baiser sur sa tête.

— Nous trouverons bien une solution, Crispen. Ne t'inquiète pas.

La porte s'ouvrit à toute volée et Mairin se plaça instinctivement devant le garçonnet. Finn s'encadra dans l'embrasure de la porte avec un regard triomphant.

— Le laird vous demande.

Elle se tourna vers Crispen et lui prit le menton dans la main :

— Ne bouge pas d'ici, souffla-t-elle. Promets-moi de ne pas sortir de cette pièce.

Il hocha la tête, les yeux dilatés d'effroi.

Elle rejoignit Finn, mais quand il voulut lui prendre le bras, elle se déroba :

— Je suis capable de marcher toute seule !

— Petite garce prétentieuse ! grinça-t-il.

Elle le précéda dans les escaliers tandis que sa peur grandissait de minute en minute. Quand elle aperçut le prêtre dans la grande salle, elle comprit que Duncan ne voulait prendre aucun risque. Il allait l'épouser, la mettre dans son lit et sceller d'un même coup son destin et celui de Neamh Alainn.

Finn la poussa méchamment en avant et elle pria le Seigneur de lui donner le courage et la force nécessaires pour accomplir son devoir.

— Voici ma future épouse, déclara Duncan en interrompant sa conversation avec l'homme d'Église.

Il souriait mais son regard dur la transperçait comme pour la mettre en garde contre les conséquences d'un refus.

Ô mon Dieu, venez à mon secours !

Le prêtre s'éclaircit la gorge et regarda attentivement Mairin.

— Êtes-vous consentante, damoiselle ?

Un silence de mort s'établit tandis qu'ils attendaient sa réponse. Alors, lentement, elle secoua négativement la tête. Le prêtre posa un regard accusateur sur Duncan.

— Que signifie ceci, laird ? Vous m'aviez certifié que vous souhaitiez tous deux ce mariage.

L'expression qui se peignit sur le visage de Duncan le fit reculer et il se signa hâtivement, avant de se placer à une distance respectable du laird.

Duncan se tourna alors vers Mairin, qui sentit son sang se glacer dans ses veines. Toute séduction s'était évanouie chez cet homme enlaidi par la rage.

Il fit un pas en avant et lui empoigna si fort le bras qu'elle crut que ses os allaient se briser.

— Je ne vous reposerai la question qu'une seule fois, proféra-t-il d'une voix faussement douce. Êtes-vous consentante ?

Elle savait que si elle réitérait sa réponse, il la frapperait. Qu'il la tuerait même, s'il se voyait entravé dans sa conquête de Neamh Alainn. Mais elle ne s'était pas laissé enfermer toutes ces années pour baisser les bras au premier revers. Elle trouverait bien un moyen de s'en sortir.

Elle redressa les épaules, droite comme la justice et d'une voix claire et distincte, elle réaffirma son refus :

— Non !

Son rugissement de colère lui vrilla les tympanes et son poing l'envoya rouler plusieurs mètres en arrière.

Elle se mit en boule en tentant de reprendre sa respiration. Il l'avait frappée si fort dans les côtes que ses poumons ne pouvaient plus inspirer d'air.

Hébétée et étourdie, elle leva les yeux et le vit penché sur elle, au paroxysme de la colère. Elle sut alors qu'elle avait eu raison. Il pouvait bien la tuer dans un accès de rage ! Quelle vie aurait-elle eue auprès d'un tel époux ? Une fois qu'elle lui aurait apporté Neamh Alainn sur un plateau, elle ne lui aurait plus servi à rien et il se serait débarrassé d'elle.

— Obéissez ! tonna-t-il en brandissant un poing menaçant.

— Non.

Mais sa voix n'était plus aussi ferme, presque un souffle, et ses lèvres tremblaient. Pourtant elle restait parfaitement audible.

Dans la grande salle, des murmures s'élevèrent et le visage de Duncan se congestionna comme s'il allait exploser.

La botte si bien lustrée brilla et vint heurter son flanc. Son cri de douleur fut étouffé par le coup suivant. Encore et encore, il la bourra de coups de pieds, puis il l'empoigna et lui asséna un coup de poing dans les côtes.

— Laird, vous allez la tuer !

À demi inconsciente, elle ne sut pas d'où provenait ce cri. Suspendue à son bras, elle sentait chaque respiration lui arracher une douleur intolérable.

Duncan la laissa retomber avec un air dégoûté.

— Enfermez-la dans sa chambre. Que personne ne lui donne à boire ni à manger. Au gamin non plus. Nous verrons bien combien de temps elle tiendra quand il se mettra à pleurnicher de faim.

Une fois encore, elle fut traînée à l'étage sans égard pour ses blessures. Chaque marche lui était un supplice tandis que son corps rebondissait sur la pierre dure. La porte de la chambre s'ouvrit et Finn la jeta à l'intérieur.

Elle vint heurter le sol et lutta de toutes ses forces pour ne pas s'évanouir.

— Mairin !

Crispen se précipita et elle sentit ses petites mains s'agripper à elle. La douleur la fit se rétracter.

— Non ! Ne me touche pas, articula-t-elle, le souffle court.

S'il la touchait encore, elle allait s'évanouir.

— Il faut vous allonger sur le lit, supplia-t-il. Je vais vous aider. Je vous en prie. Mairin !

Il était au bord des larmes, et seule la perspective de ce qui attendrait le pauvre petit si elle mourait empêcha Mairin de fermer les yeux et de se laisser aller à un repos éternel.

Dans un ultime effort, elle rampa vers le lit, chaque mouvement lui arrachant un gémissement de souffrance. Crispen la soutenait comme il le pouvait et à eux deux, ils réussirent à la hisser sur la couche.

Elle se laissa aller sur la litière de paille, ses joues ruisselant de larmes brûlantes. Le simple fait de respirer la faisait souffrir. Crispen s'assit près d'elle, son petit corps chaud et doux réclamant un réconfort qu'elle était bien en peine de lui fournir.

Alors ce fut lui qui l'entoura de ses bras et la serra contre sa maigre poitrine.

— Ô Mairin, je vous en prie, ne mourez pas, supplia-t-il tout bas. J'ai si peur.

— Damoiselle, gento dame, réveillez-vous. Il faut absolument que vous vous leviez.

Le chuchotement pressant fit revenir Mairin à elle, mais dès qu'elle se tourna en direction de cette voix insistante, une douleur fulgurante la transperça et la plia en deux.

— Pardonnez-moi, fit la femme avec anxiété. Je sais que vous êtes gravement blessée mais il faut vous hâter.

— Me hâter ?

La voix de Mairin était pâteuse et son cerveau totalement confus. À ses côtés, Crispen se réveilla et sursauta en apercevant la silhouette penchée sur eux dans la pénombre.

— Si fait ! Dépêchez-vous ! reprit la voix avec impatience.

— Qui... qui êtes-vous ? parvint à demander Mairin.

— Nous n'avons pas le temps de discuter, damoiselle. Le laird cuve son vin. Il vous croit trop mal en point pour songer à vous enfuir. C'est pourquoi il vous faut partir maintenant. Il a le projet de tuer l'enfant pour vous obliger à lui céder.

S'enfuir. La brume qui envahissait le cerveau de Mairin se dissipa. Elle essaya de s'asseoir et étouffa un cri de douleur. Il lui semblait qu'on lui plongeait une lame entre les côtes.

— Tenez, laissez-moi vous aider. Fais-en autant, mon petit, ajouta la femme en s'adressant à Crispen. Viens prêter main-forte à ta dame.

Crispen dégringola du lit.

— Pourquoi faites-vous cela ? interrogea Mairin, qui réussit à s'asseoir grâce à leurs efforts réunis.

— Sa conduite est honteuse, murmura l'inconnue. Frapper une jeune damoiselle comme il l'a fait. Il est fou. Vous êtes son obsession et je crains pour votre vie, que vous lui cédiez ou non. Quoi qu'il arrive, il tuera l'enfant.

Mairin lui pressa la main avec le peu de forces qu'il lui restait.

— Merci.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Il y a une porte dérobée dans la pièce voisine. Il vous faudra partir seule. Ce serait trop risqué pour moi de vous conduire. Au bout du passage, Fergus vous attendra avec un cheval. Il vous y installera avec l'enfant. Ce sera certainement douloureux mais vous n'avez pas le choix. C'est votre seule chance de survivre.

Mairin acquiesça. S'enfuir en souffrant le martyre ou mourir dans cette chambre : le choix n'était pas si difficile.

La servante entrouvrit la porte de la chambre, et se tourna vers Mairin, un doigt posé sur les lèvres. Elle fit un signe vers la gauche pour lui indiquer la présence d'un garde.

Crispen glissa sa main dans la sienne et la pressa pour la rassurer. Millimètre par millimètre, en retenant leur souffle, ils se faufilèrent devant le garde endormi dans le couloir. Mairin n'osait respirer de peur de réveiller la sentinelle et de déclencher l'alerte.

Ils atteignirent enfin la pièce suivante. La poussière s'envola et la prit aux narines quand ils y pénétrèrent et elle dut plisser le nez pour ne pas éternuer.

— C'est par là, chuchota la femme dans la pénombre.

Mairin la suivit en se fiant à son ouïe, jusqu'à ce qu'elle sente le froid glacial qui émanait du mur de pierre.

— Dieu vous vienne en aide, souffla la domestique en poussant Mairin et Crispen dans le petit tunnel.

Mairin s'arrêta le temps de lui presser la main avec gratitude et s'engouffra avec Crispen dans le passage étroit.

Chaque pas envoyait une décharge douloureuse dans son corps. Elle devait avoir des côtes cassées mais ne pouvait rien faire pour le moment.

Ils se hâtaient dans l'obscurité, Mairin tirant Crispen par la main.

— Qui va là ?

Mairin s'immobilisa en entendant la voix et se souvint alors que la femme les avait prévenus qu'un dénommé Fergus les attendrait.

— Fergus ? appela-t-elle doucement. C'est moi, Mairin Stuart.

— Par ici damoiselle, fit une voix pressante.

Elle se hâta vers la sortie et grimaça quand ses pieds nus se retrouvèrent en contact avec des cailloux pointus. Elle regarda autour d'elle et s'aperçut que le passage donnait sur l'arrière du château, où seul un mur séparait l'édifice du flanc abrupt de la colline.

Sans prononcer un seul mot, Fergus se fondit dans la nuit et Mairin dut courir pour le rattraper. Ils longèrent le bas de la colline et se dirigèrent vers la forêt dense qui bordait le domaine de Duncan.

Un cheval était attaché à un arbre. Fergus le détacha rapidement et s'empara des rênes en se tournant vers Mairin.

— Je vais vous installer en premier, et ensuite le garçon. Le nord est par là. Que Dieu vous protège.

Sans ajouter un mot, il la souleva et la jucha sans ménagement sur la selle. Elle fit appel à toute son énergie pour ne pas tomber. Les larmes jaillirent de ses yeux et elle se plia en deux, au bord de l'évanouissement.

Ô mon Dieu, aidez-moi, je vous en supplie.

Puis Fergus installa Crispén devant elle. Elle s'en réjouit car elle avait au moins quelqu'un à qui s'accrocher.

— Peux-tu diriger le cheval ? chuchota-t-elle en s'appuyant contre l'enfant.

— Je vous protégerai, déclara Crispén avec fougue. Tenez-vous à moi, Mairin. Je vous reconduirai chez moi, je vous le jure.

Sa détermination la fit sourire.

— Je n'en doute pas.

Fergus donna une tape sur la croupe de l'animal qui s'élança. Mairin se mordit les lèvres pour retenir les gémissements qui se pressaient dans sa gorge. Elle ne tiendrait pas une lieue à ce régime.

Alaric McCabe tira sur les rênes de son cheval et leva la main pour imposer une halte à ses hommes. Ils chevauchaient depuis l'aube, fouillant les sentiers les plus

reculés et traquant en vain la moindre trace de sabots. Ils étaient tous revenus bredouilles. Il se laissa glisser à terre et s'avança à grandes enjambées en direction du sol piétiné. Il s'agenouilla, effleura une empreinte à peine visible laissée par des fers à cheval. Autour, l'herbe avait été écrasée. On aurait dit que quelqu'un était tombé de sa monture, et les traces étaient récentes.

Il passa les lieux au peigne fin et découvrit une empreinte de pas quelques mètres plus loin. Il se releva lentement, tira son épée et fit signe à ses hommes d'encercler la zone.

Avec précaution, il se faufila entre les arbres, aux aguets. Il aperçut d'abord le cheval qui broutait non loin de là, les rênes pendantes et la selle de guingois. Il fronça les sourcils. Comment pouvait-on négliger ainsi son destrier !

Un froissement de tissu à sa droite le fit sursauter. Il fit volte-face et se retrouva devant une jeune femme de petite taille, appuyée contre un arbre énorme. Ses jupes s'agitaient comme si elle y cachait une portée de chatons et dans ses immenses yeux bleus brillaient la peur... et la fureur.

Ses longs cheveux noirs tombaient en désordre jusqu'à sa taille et il remarqua les couleurs de sa robe et les armoiries brodées sur le tissu.

La colère l'aveugla momentanément et il brandit son épée.

Elle tendit un bras en arrière, comme pour dissimuler quelque chose. Sa jupe s'agita à nouveau et il comprit alors qu'elle protégeait quelqu'un. Un enfant.

— Reste derrière moi, souffla-t-elle.

— Mais Mair...

Alaric s'immobilisa. Il connaissait cette voix. Sa main trembla pour la première fois sur la poignée de son épée. L'enfer serait un piètre châtement comparé à ce qui l'attendait, s'il laissait une Cameron porter la main sur un des siens.

Avec un cri de rage, il se jeta en avant, empoigna la femme par l'épaule et la poussa sur le côté. Crispen apparut, le dos plaqué contre l'arbre, la bouche ouverte. Puis il reconnut Alaric et, d'un bond, se jeta dans ses bras.

L'épée chut, autre négligence impardonnable, mais Alaric n'en avait cure en cet instant précis. Le soulagement et la joie le faisaient presque tituber.

— Crispen, dit-il d'une voix enrouée par l'émotion, en le serrant contre lui à l'étouffer.

Un glapissement de rage lui vrilla les tympanes et, au même moment, une boule de rage en jupons l'assaillit. Il en fut tellement surpris qu'il bascula en arrière en lâchant Crispen.

Elle s'interposa entre eux et lui décocha un coup de genou dans l'aine. Il se plia en deux, suffoqué de douleur, et jura. Tombant à genoux, il s'empara de son épée et siffla pour appeler ses hommes à l'aide. Cette femme était une vraie furie.

Le regard brouillé par la douleur, il la vit saisir Crispen, qui résistait, et essayer de s'enfuir. Plusieurs choses se passèrent en même temps. Deux de ses hommes lui barrèrent le chemin. Elle s'immobilisa et Crispen vint se cogner contre elle. Elle rebroussait chemin quand Gannon leva un bras pour l'attraper.

À la stupéfaction d'Alaric, elle pivota sur elle-même, empoigna Crispen et tomba sur le sol en le protégeant instinctivement de son corps.

Gannon et Cormac restèrent sur place, pétrifiés, et interrogèrent Alaric du regard tandis que le reste des hommes arrivait en courant de la forêt.

Pour ajouter à la confusion générale, Crispen, qui se tortillait comme un beau diable, finit par se dégager et se jeta sur le corps de Mairin en lançant un regard féroce à Gannon.

— Je vous défends de la frapper, glapit-il.

Ils n'en revenaient pas de la rage qui animait l'enfant.

— Je ne comptais pas frapper la demoiselle, mon garçon, lui dit Gannon. Je voulais simplement l'empêcher de prendre la fuite. Avec toi. Par le Christ tout puissant, voilà plusieurs jours que nous sommes à ta recherche. Le laird se fait un sang d'encre.

En deux enjambées, Alaric rejoignit Crispen et l'arracha à la femme recroquevillée à terre. Puis il se pencha pour la remettre sur ses pieds mais Crispen, pris d'une nouvelle bouffée de colère, le repoussa.

Alaric, ébahi, regarda son neveu.

— Ne la touchez pas, oncle Alaric. Elle est gravement blessée.

Crispen se mordit la lèvre inférieure et parut sur le point d'éclater en sanglots. Il était évident qu'il ne redoutait pas cette étrangère.

— Je ne lui ferai pas de mal, mon neveu, promit Alaric d'une voix douce.

Il s'agenouilla, repoussa les cheveux sur le front de la femme et réalisa qu'elle s'était évanouie. Un bleu marquait sa joue mais elle ne semblait pas blessée par ailleurs.

— Où est-elle blessée ?

Les yeux de l'enfant se remplirent de larmes. Il les essuya de sa main sale.

— Au ventre. Et aussi au dos. Elle a atrocement mal dès qu'on la touche.

Doucement, pour ne pas alarmer l'enfant, Alaric défit les vêtements de Mairin. En voyant son ventre et son dos, il fut horrifié. Autour de lui, ses hommes juraient ou exprimaient leur consternation devant le corps martyrisé de la frêle jeune fille.

— Dieu tout-puissant, que lui est-il arrivé ? s'enquit Alaric.

Sa cage thoracique était violette et de vilaines contusions marquaient la chair tendre de son dos. Il aurait juré y voir la trace d'une botte.

— Il l'a battue, sanglota Crispen. Ramène-nous chez nous, oncle Alaric. Je veux voir mon père.

Pour éviter à l'enfant de s'effondrer devant ses hommes, Alaric acquiesça et lui donna une petite tape sur le bras. Ils auraient tout le temps par la suite d'écouter le récit de Crispen. Ewan ne voudrait certainement pas en perdre une miette.

Il dévisagea la femme évanouie à terre et fronça les sourcils. Elle avait protégé Crispen et pourtant elle arborait les couleurs de Duncan Cameron. Ewan allait être hors de lui en apprenant que Cameron était impliqué dans la disparition de son fils.

La guerre, après toutes ces années, serait enfin déclarée.

Il fit signe à Cormac de s'occuper de la jeune fille et tendit les bras à Crispen pour l'installer devant lui sur sa selle. Il avait plusieurs questions à lui poser sur le chemin du retour.

Mais Crispen secoua la tête avec véhémence.

— Non, prenez-la avec vous, oncle Alaric. Il faut que vous vous en occupiez. Je lui ai promis que papa la protégerait, mais comme il n'est pas là, c'est à vous de le faire. Vous devez le faire !

Alaric soupira. Il était inutile d'essayer de lui faire entendre raison, et il était si heureux qu'il soit en vie qu'il pouvait céder à cette requête absurde. Il serait toujours temps plus tard de rappeler à ce gamin qu'on ne remettait pas un ordre en question.

— Moi aussi, je veux monter avec vous, reprit Crispen qui ne quittait pas la jeune fille des yeux.

Il s'approcha comme s'il ne pouvait supporter l'idée d'être séparé d'elle.

Alaric leva les yeux au ciel. Ewan n'avait pas été assez ferme avec son fils. Voilà tout.

Ce fut ainsi qu'il se retrouva en selle avec la femme dans ses bras et Crispen devant elle, la tête blottie contre sa poitrine.

Il lança un regard irrité à ses hommes, les défiant de sourire. Bigre ! Il avait dû se séparer de son épée pour transporter deux passagers qui, mis ensemble, ne pesaient même pas le poids d'un seul de ses guerriers.

Ewan avait intérêt à lui manifester sa gratitude. À lui de décider ce qu'il comptait faire de cette fille quand il la lui aurait déposée sur les genoux.

3

Dès qu'ils eurent franchi la limite des terres des McCabe, un cri s'éleva et se propagea de colline en colline. Le laird ne tarderait pas à apprendre le retour de son fils.

Ses doigts jouaient nerveusement avec les rênes tandis que Crispén sautait d'excitation sur sa selle.

— Si vous continuez à tirer sur ces rênes, damoiselle, ce cheval va vous ramener là où il vous a trouvée.

Elle lança un regard penaud à Alaric McCabe qui chevauchait à sa droite. Il la taquinait mais, à dire vrai, cet homme lui faisait peur. Il ressemblait à un sauvage avec ses longs cheveux noirs en broussaille et les nattes qui dansaient de part et d'autre de son visage.

Quand elle s'était réveillée dans ses bras, elle avait failli les faire tous tomber de cheval dans sa hâte à lui échapper.

Il avait bien tenté de l'interroger, mais il s'était heurté à un mur. Crispén avait pris fait et cause pour la jeune inconnue et comme elle lui avait arraché la promesse de ne révéler son nom à personne, tous deux étaient restés sourds à toutes ses questions.

Il avait donc fini par marmonner quelques jurons à l'intention des femmes et des enfants avant de reprendre son voyage pour ramener Crispén à bon port.



10167

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
Le 4 avril 2016

Dépôt légal : avril 2016
EAN 9782290135181
L21EPSN001599N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion